

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 79 (1976)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Beuchat, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

par Charles Beuchat

Au hasard du temps

Soumis aux impératifs du temps parce que chroniqueur, le critique abandonne le lourd attirail et le fatras des théories, des écoles, des philosophies, des thèmes et des structures pour s'engager à pas léger dans le paysage littéraire. Du soleil, de l'ombre, des fleurs, des arbres, des taillis, des buissons, un sentier appelle, la grand-route a son charme. Au hasard du temps !

Côté poésie, des jeunes continuent derrière les aînés. Quelques-uns, révolutionnaires à outrance, négligent même de se présenter et demeurent en chapelle fermée aux côtés des amis. Croyons d'office à leur génie !

Cinzia Guéniat se montre plus généreuse et ne réclame pas la foi d'abord. Lisez et puis jugez ! *Vagues* (Editions de Poésie vivante), publiées dans la collection Arabesques, à Genève, expriment les sentiments d'abord et parfois les visions extérieures d'une adolescente. Cette adolescente vit, regarde, frémît, souffre, aime. Elle réfléchit aussi, comme le prouve cette sorte d'introduction à son recueil : « Dans les poèmes je tente de capter l'instant qui, s'appuyant sur l'impression, échappe à la maîtrise du raisonnement... A travers mes poèmes je tente de me faire le témoin des fluctuations de la vie intérieure. » Une vie intérieure d'où la raison n'est donc pas absente, à défaut de la maîtrise du raisonnement. La jeune fille adore les murmures plus que les cris, en amoureuse délicate :

*Reste, assieds-toi
Et parle-moi
Il fera bientôt aurore
Il fait frais, il fait jour
Mais pas tout à fait
Regarde entre les fentes
N'ouvre pas les volets.*

Parole susurrée plus que proclamée, murmure de la voix faisant écho au bruit du cœur, délicatesse du sentiment, cette poésie-là plaît aujourd'hui comme toujours. A continuer !

Plus âgée et jeune encore, surtout de cœur, Mousse Boulanger, l'auteur de *Ce qui reste de Jour* (Editions Chambelland, 9, rue Rivarol, Bagnols-sur-Cèze, France). Mousse, comme le nomme le public familier, n'est pas une étrangère en Suisse romande. Seule ou accompagnée de Pierre Boulanger, elle va de ville en ville et s'identifie aux poètes à qui elle prête sa voix. Les auditeurs de la radio et de la télévision le savent. D'où vient ce don de l'expression vocale et scénique ? Mousse Boulanger est poète et vit sa poésie.

Poésie libre ou semi-classique, je veux dire rythmée et souvent assonancée, le chant s'élève clair, discret, apaisé :

*Même le temps et l'espace
aucun lien aucune voix
ne peut effacer la trace
unique gravée en moi.*

Le thème posé, le violon n'a plus qu'à frémir. Evoquera-t-il l'amour, la mort, la fidélité, l'absence ?

*J'ai gardé sur ma lèvre
la rose de ta lèvre
empreints de ton odeur
tous les mots qui passent en moi
sont tristes comme un départ
l'horloge tourne inlassable
à l'envers de toi.*

Regret encore et souvent :

*Tu n'es pas là
il pleut sur l'amour
j'ai froid
les paillettes de l'été
sont mortes sur mes bras...
mes paupières tombent
sur mon rêve décapité.*

Quel ignorant prétendait que les femmes ne savent plus aimer ?

Poète à sa façon Paul Thierrin. Son volume provocant de l'autre année, *Sexo cardio psycho encéphalogrammes*, lui a valu, à retardement, un prix de France riche en bonnes bouteilles. Un poème récent vient de lui mériter le prix de poésie d'une grande cité du

sud de cette France. Entre-temps, à Paris, chez l'éditeur José Millas-Martin, dans la collection Grand Fond, Paul Thierrin a lancé *Mégots*, d'une provocation continue. Pas ou peu de poèmes, au sens ordinaire du terme, mais une pluie d'aphorismes, de la pire ou de la meilleure espèce, selon les goûts ou les partis pris du lecteur. Thierrin s'en moque en se moquant de lui-même :

Du même auteur :

A la même hauteur

Celle des fagoteurs...

Songeant au volume d'hier, il ajoute, sage et fou : *Unanimité au Prix des Invendus.*

Gageons qu'il récoltera bientôt un vrai prix. Car Paul Thierrin, qu'il jette ses mégots par terre ou qu'il les dépose dans nos cendriers, est plus sérieux qu'on ne pense. Il sait que, de tels mégots, tout un chacun (et non pas seulement les clochards) trouvera riche matière à récupération. L'humour et l'esprit se rient des solennités officielles ; ils n'en expriment pas moins et souvent toute la philosophie et toute la sagesse du monde. Un brin de polissonnerie par-là, une méchanceté par-ci ne pourraient déplaire à l'épicurien moderne qui ne craint rien, pas même l'audace. Bon sens populaire ?

« On ne s'apprécie plus ? On se traite d'imbécile, c'est si facile. »

Pour terminer, une confession :

« C'est vrai. Je prends les vessies pour des lanternes. On dit enfin que j'ai l'écrit radin. Là encore, on ne se trompe point. Je donne du foin aux ânes qui n'ont pas faim. On ne se connaît bien que par les autres. Merci autrui (aux truies). »

Enfin un Suisse qui ne fait pas la roue !

* * *

Place à la grand-route !

Le romancier Jean-Paul Pellaton, dans *Ces Miroirs jumeaux* (Editions l'Age d'Homme, Lausanne), se montre plus amoureux de la « vie secrète » des êtres que de la nature extérieure et des manifestations sociales trop extériorisées. Avec une patience dont le méticuleux ne lasse pas, il suit ses personnages dans les plus petits replis de leur moi. C'est d'une vérité sans appel. D'autant plus que

l'écrivain Pellaton pratique le style direct, simple, clair, et laisse à certains le jargon à la mode. Pour lui et pour beaucoup d'autres, « la clarté d'un style trahit l'honnêteté et la propreté morale de son auteur ». Pourquoi s'amuser à des balivernes quand on a beaucoup à dire, et Pellaton a beaucoup à dire. Son livre, sous forme de lettres, oppose deux êtres, Raymond et Martine. Le premier, sorti d'un milieu humble, doit se faire soi-même, à coups de ténacité, d'orgueil, de talent aussi. Comment ne pas évoquer le Julien Sorel de Stendhal ? Martine, au contraire, est la fille comblée d'une famille riche. Elle s'éprend de Raymond et l'épouse. Que faut-il de plus à l'heureux élu ? Une domination totale, voulue, calculée, obtenue. La naissance d'un fils mettra le comble à la réussite : Raymond se sent le maître incontesté. Mais le destin veille et rabaisse le caquet de l'insolent. Il ne reste à ce dernier qu'à préparer sa sortie et à disparaître dans les Amériques.

Peu de choses, en somme ! Mais le talent de Pellaton veille : il montre, il décrit, il explique. Tout un monde surgit à son appel. Grâce à quoi l'historien futur n'aura qu'à lire *Ces Miroirs jumeaux* pour savoir comment on vivait, chez nous, de notre temps. Un vrai et bon roman réaliste dressé sans le secours des audaces trop faciles, un bon roman à mettre entre toutes les mains !

* * *

Maîtrise du style clair, varié, multiple, adapté à toutes les situations et jouant de toutes les gammes pour l'enchantement du lecteur, Jean-Pierre Monnier connaît la chanson comme pas un. Mais il a horreur de la facilité. Replié sur lui, n'acceptant les autres qu'à travers lui-même et possédant d'instinct et de volonté, je crois, le goût de l'introspection poussée jusqu'au vice, il part de l'avant, revient sur ses pas, contourne un obstacle, se heurte à la Bible et préfère la méditation à la description. Ses personnages s'en ressentent et restent un peu flous, au moins dans le roman. Le récit se prête mieux à ce genre. Aussi Jean-Pierre Monnier, auteur de *l'Allégement* (Editions Bertil Galland, Vevey), décidé à continuer sur ses propres pas, appelle-t-il son dernier volume un récit. Peu d'action, mais que de vie intérieure ! L'affabulation ?

Portant, au nom des lois de l'hérédité, un sang violent poussé à l'amour, Rose-Hélène a repris pour son compte les tentatives manquées de son arrière-grand-mère, la grande Flore, morte folle, et de sa propre grand-mère encore en vie. Elle en mourra en s'en

allant du côté de Besançon, à la recherche de Valentin, l'homme élu. C'est tout.

Ce serait tout s'il n'y avait pas le talent de Monnier et sa volonté patiente de faire revivre le drame de la jeune morte en le vivant à son tour, du dedans. Pour corser l'expérience, l'auteur fait parler et rêver la grand-mère, qui avait les mêmes yeux que sa petite-fille et n'a jamais accepté de la croire morte à jamais. Le récit s'ouvre sur l'enterrement de la vieille, en terre montagnarde, récit élargi bien vite à celui de l'enterrement de Rose-Hélène, en 1937. Que de pochades réalistes et comme Monnier excelle à décrire les gestes simples et rudes des gens du cru ! On pourrait citer et encore citer...

De tels récits ne se racontent pas : ils se lisent et, par la grâce de Monnier, ils se vivent.

* * *

Mme Nancy-Nelly Jacquier n'a pas le temps de méditer ou de ratiociner. L'action, chez elle, court à la vitesse de la vie et, quelquefois, plus vite encore. Inutile de démontrer ! Les personnages s'en chargent en existant. L'héroïne du *Vent de la Révolte* (Editions Tivoli, Saint-Imier), Myriam, jeune fille trop choyée par son père veuf, raconte à la première personne : « C'était la voix de mon père. J'ouvris la porte de ma chambre. Il était au bas de l'escalier. Je descendis en courant les marches de bois cirées... »

Le rythme est donné ; il ne s'arrêtera plus. Dix-sept chapitres, rapides, courts, sautillants parfois, vont évoquer le drame de la drogue dans la jeunesse d'aujourd'hui. Myriam passe son temps à dire non, à s'opposer, à se rendre détestable. Adolescente de notre époque, elle mettra son point d'honneur à fréquenter les hippies, à en devenir un. Drogue, intoxication, danger de mort, toute la suite coutumière de la révolte des jeunes élevée à l'état de principe. L'auteur s'est documenté et fait attendre le salut, car le mal profond demande une longue désintoxication. Myriam est très riche. Nancy-Nelly Jacquier donne ainsi raison à ceux qui prétendent que le mal de la drogue est un mal de bourgeois. Où les fils du peuple trouveraient-ils les sommes fabuleuses nécessaires ?

Ecrivain à la page, quoique respectueux de la langue française et de ses impératifs, Nancy-Nelly Jacquier défend la société qui lui plaît. Elle refuse de s'en laisser conter, réagit et va droit au but. Attitude dangereuse dans notre monde sophistiqué et qui adore la sophistique. L'auteur court le risque de ne pas trouver d'éditeur.

A Dieu ne plaise ! Nancy-Nelly Jacquier crée sa société d'édition. Pourquoi la technique serait-elle purement négative ? Elle met à notre disposition des moyens modernes. Les écrivains devraient-ils renoncer en faveur des seuls beaux-arts ? Quand tout sera en ordre, on s'apercevra que, dans chaque village, l'écrivain existe aussi bien que l'artiste. Aux journaux de se montrer aussi généreux en la matière ! Il faudra, certes, les multiplier. Enfin une révolution positive !

* * *

Grand-route ou sentier ombreux ? René Fell penche plutôt pour le sentier. Conte-né, il marche sans se hâter et un paysage aimable s'offre à nous, le paysage du journalisme d'hier. Le deuxième volume de *Mes Ages* (Collection de la Grande Fontaine, chez Gassmann, à Bienne) porte en sous-titre : *Les Années du Journalisme*. Le journalisme, évidemment, ne permet guère les audaces dites de « l'écriture » et ses fantaisies agréables, parfois, sous la plume d'un poète ou d'un romancier. Essais trop souvent dépourvus de lendemain ! Au journal, l'écrivain apprend ou réapprend cette vérité essentielle : la langue est d'abord un fait social. Maîtrise donc de la langue, avec son style clair, direct, honnête ! René Fell connaît son métier. Point de torture infligée au lecteur. En revanche, de la bonhomie, une philosophie aimable. On lit Fell en souriant.

Parti pour l'Allemagne du temps parfaire sa formation professionnelle, jeune encore, l'auteur a vécu les misères de la première après-guerre, à Berlin, puis l'arrivée de Hitler. Témoin impartial, il dit et explique sur place. C'est de l'histoire sur mesure et au détail. Retour alors au pays, à Bienne, et toutes ces complications sociales et politiques de l'époque, avec la Deuxième Guerre mondiale, les mobilisations, etc. Que d'anecdotes vécues et finement contées ! René Fell écrit l'histoire comme Jourdain faisait de la prose, tout naturellement, au gré de la vie.

* * *

Histoire vécue aussi, chez Maurice Bidaux, l'histoire de la paysannerie de chez nous et de la France voisine. *La Fin des Culs-Terreux, Odyssée paysanne* (chez Maurice Bidaux, Villars-le-Sec et Bure) forme une suite à *Crève, Paysan*, du même auteur. Barde campagnard errant d'un pas calme aux confins de la Franche-

Comté et de l'Ajoie, familier de nos foires bruntrutaines, Maurice Bidaux aime la terre d'instinct. Il la voit sacrifiée, cette terre, sur l'autel de l'industrie, en France plus encore que chez nous (Sochaux est si près !). Il dit son angoisse sans rejeter la nécessité du progrès. Il voudrait seulement que les jeunes se souviennent, en ces jours voués à la défense de l'environnement, de la bonne et saine existence d'hier, quand la terre produisait avec mesure et honnêteté une nourriture honnête. Il faisait doux de vivre, de chanter, d'exister. Notre brave patois franc-comtois sonnait haut et clair. Emu, Maurice Bidaux ne résiste pas au plaisir de citer un poème de Lucien Lièvre, qui fut président central de notre Emulation jurassienne. Notre vieil ami Lucien Lièvre en aurait une larme d'émotion. Merci pour lui !

* * *

Grand-route ou sentier ? Fernand Gigon voit plus loin. Il pratique les chemins du monde, lui, et les continents n'ont plus de secret. *Jeudi noir* (Editions Robert Laffont, Paris) nous transporte aux Etats-Unis, en ce jeudi 24 octobre 1929 qui vit une sorte de fin du monde, le fameux krach de Wall Street. Les aînés savent que cette date fatidique secoua la terre entière et prépara la Deuxième Guerre mondiale. Souvenons-nous, souvenons-nous ! La crise actuelle du dollar, donc la crise de la société de consommation, n'atteint pas le tragique de ce temps-là. On est un peu paré, aujourd'hui, alors que l'on ne l'était pas jadis. Il importe de veiller au grain, cependant, et Fernand Gigon, piéton du monde, nous met en garde en contant cette étrange épopee d'hier.

Documents en main, il fait revivre les événements. Nous y sommes. C'est prodigieux. Avec ses qualités de reporter et un don de romancier créateur de vie, l'auteur suscite à nouveau la catastrophe universelle. On y est, on frémit. La folie s'empare devant nous des boursiers de Wall Street. Les uns tombent en faiblesse, d'autres sautent par les fenêtres. Sonne enfin l'heure fatidique du jeudi noir. Combien de milliards furent-ils engloutis ?

Les responsables ? Le dollar, devenu la religion de tout un peuple, la liberté illimitée laissée aux agioteurs et aux banquiers véreux, le mensonge transmis par une certaine presse, la naïveté et l'optimisme incroyables de la population. Sortes de martyrs de l'argent adoré, les victimes s'en allaient dans l'arène presque en chantant... Un morceau de haute voltige ! Fernand Gigon bat les romanciers, mais à coups de documents vrais.

Aujourd'hui, préoccupée à nouveau par l'élection d'un président, l'Amérique a l'air de dormir au milieu de la nouvelle crise du dollar. Y aura-t-il un sauveur, un nouveau New Deal et le catalyseur des énergies réveillées, catalyseur destiné à remplacer Adolphe Hitler de triste mémoire, sera-t-il le nationalisme arabo-musulman ? Fernand Gigon joue-t-il à la Cassandre moderne ?

« L'économie court. La politique stagne. La première, dans les démocraties occidentales, rattrape la seconde et devient, à travers les sociétés multinationales par exemple, mondialiste. La politique conserve la priorité dans les pays communistes — même si elle étouffe dans les tiroirs de l'administration. L'une et l'autre ne partagent en commun qu'une unique ambition : dominer le monde. »

* * *

Le poète-philosophe Raymond Tschumi court aussi sur les chemins du monde, mais au nom de la Culture universelle. Cette culture dont chacun parle avec plus ou moins de sérieux et de compétence ! Disciple du scientifique Gonseth, auteur du *Problème du Temps* (Editions du Griffon, Neuchâtel), Tschumi appelle à son aide et la science et la technique et les littératures et l'histoire et tout, sans oublier le langage, la linguistique et ses structures. Armé ainsi de pied en cap, le conquistador moderne peut se mettre à l'œuvre. Il ne s'arrêtera plus avant d'avoir établi la *Théorie de la Culture* sur des bases solides, irréfutables, définitives (Editions de l'Age d'Homme, Lausanne).

D'abord, il importe d'abandonner ces multiples cultures nationales, continentales, raciales, sociales. Ne parle-t-on pas de remplacer la culture bourgeoise par la culture des masses ? Qui ? Des bourgeois ou des fils de bourgeois, car le peuple, la masse, se rit de ces vaines querelles. Pour Tschumi, il ne peut y avoir que la Culture. Cherchons donc sa source dans l'homme. En bon scientifique, Raymond Tschumi va donc partir d'une hypothèse : « Il existe un ensemble autonome nommé culture. Cet ensemble se sert du langage comme d'un moyen, disons plutôt des structures linguistiques qui nous amènent à l'expérience culturelle. »

Car, pour exister, la culture doit être vécue, assumée. Ecouteons Tschumi :

« Dans cette perspective, la culture apparaît comme fondée sur deux exigences fondamentales, irréductibles à des besoins sociaux ou biologiques, à savoir celles de s'exprimer et de connaître.

L'expérience de l'identité et celle de la réalité répondent à ces deux exigences et ont pour instruments les deux types de langage analysés : l'artistique et le scientifique... »

La théorie de la culture apparaît descriptive du côté scientifique, expressive du côté artistique. S'il est impossible de ramener l'acte créateur de l'artiste à la précision et à la clarté de la recherche du savant, la science pourtant et l'art contribuent à la culture unique avec leurs moyens différents. Tschumi écrit des pages subtiles et profondes sur le lien de complémentarité entre la description (science) et l'expression (langage). Peut-être ne tient-il pas assez compte de la tradition et des œuvres créées dans un climat spécial, national ? Je songe, par exemple, à ce que nous appelons quand même et depuis des temps la culture française, à titre d'exemple. Car Tschumi, de langue française, professeur de littérature anglaise dans une université germanique, familier des Etats-Unis et de l'Espagne, doué en plus d'un penchant scientifique jusque dans sa poésie, voit si loin et de si loin et du grand large, et il juge presque de trop haut. Il répète, c'est vrai, que, pour exister, la culture doit être recréée, assumée, par l'individu. Ceci compense cela...

* * *

Manifestation originale de l'esprit humain, la culture est donc universelle, mais elle doit être recréée, assumée à chaque instant par l'individu pour exister. Il est, cependant — et l'histoire nous en donne de magnifiques exemples — des lieux privilégiés, pour reprendre l'expression de Maurice Barrès, où souffle l'esprit. Le temps de Louis XIV pourrait en être un, ce temps qui fut le génie, selon Giraudoux, alors que les maîtres étaient les talents. Et il ajoutait, songeant aux génies solitaires d'un autre temps, qu'à une telle époque de bonheur, « le génie ne peut rien contre le talent ». L'Allemagne, je pense, juge ainsi son époque de Weimar.

Temps de Louis XIV, et pourquoi pas littérature française tout court ? Il suffit alors, pour justifier mon interrogation, de lire le gros et beau volume que Pierre-Olivier Walzer vient de consacrer, chez Arthaud, à Paris, dans la grande collection Littérature française, à l'époque 1896-1920, en raccourci : au début du XX^e siècle. Coupé en deux par la Première Guerre mondiale, qui secoua le monde entier d'une étrange façon, ce début de siècle remit tout en question, peu à peu, avec des réactions violentes, des retours de manivelle, l'irruption du cosmopolitisme social, scientifique, litté-

raire, artistique. Il y eut même une débauche de nouvelles écoles en poésie, dans le roman, en art. Un fourmillement d'idées neuves ou prétendues neuves, somme toute ! Ne pourrait-on pas dire de la littérature ce qu'un jeune savant m'affirmait hier de la science : que l'essentiel du modernisme vit le jour entre 1900 et 1920 ? Nous ne ferions que glaner après ces aînés.

Récapituler l'essentiel d'un mouvement aussi puissant, même en 450 pages, n'est pas une sinécure. On court le risque de sauter de sommets en sommets et d'oublier les vallées. Quel amoureux de la littérature (et Pierre-Olivier Walzer en est un) ne doit pas lutter à chaque instant contre ses goûts et ses préférences pour cultiver l'impartialité et respecter la véritable échelle des valeurs ? Pierre-Olivier Walzer s'en tire à son honneur. S'il donne, de-ci de-là, un coup d'estoc à tel ou tel ancien bonze, il le fait à la Cyrano, avec élégance et sans insister. Le lecteur le remercie d'un sourire. Walzer possède le don de la formule percutante et l'art de la définition claire et frappante. Il traverse ainsi la forêt confuse ou les taillis littéraires, politiques, philosophiques, sans trébucher et il va d'un bel allant, en historien sûr de sa documentation et désireux d'éclairer le mieux du monde le chemin des autres. On ne s'ennuie pas en compagnie de Pierre-Olivier Walzer.

Dans l'impossibilité de donner à chacun toute sa place, l'auteur réserve le gros du volume à des conquistadors des temps modernes, dont l'influence fut prépondérante, quoique avec retardement. Et il salue (comment ne pas l'approuver ?) ces grands créateurs qui ont pour noms : Charles Péguy, Marcel Proust, Paul Claudel, André Gide, Paul Valéry, Colette, Charles-Ferdinand Ramuz et Guillaume Apollinaire. Un vrai régal littéraire. Que le lecteur ne l'oublie pas ! Le style léger, varié, d'une élégance sereine, disposé parfois au sautillement, voire à l'entrechat, fait merveille. Comme un tel volume exige du temps et un intérêt multiple pour la littérature, je conseille aux esprits curieux et peut-être dépourvus de la patience nécessaire le chapitre dédié à Péguy. Un modèle du genre ! Il est des pages d'histoire et de critique littéraire qui battent à la course les romans. A vous d'essayer !

* * *

Complémentarité de la science et de l'art dans la Culture, Marcel Joray y croit. Il croit à bien d'autres choses encore et il possède le don de prouver ce qu'il croit. Editeur du Griffon, à La Neuveville puis à Neuchâtel, il a consacré, en bon Jurassien fier de son

terroir, des volumes à nos bourgs et cités, et à la Suisse. Editeur de la revue *Dialectica*, sous la haute surveillance de Gonseth, il a permis à la Science et à la Philosophie, durant des années, de se rejoindre sur les plus hauts sommets. Amoureux des tendances modernes de l'art, il a écrit l'*Histoire de la Peinture moderne en Suisse* et consacré de belles monographies à de nombreux artistes. A-t-il découvert Vasarely ? Oui, si l'on se place du point de vue suisse. Car les trois gros volumes de sa *Grande Monographie Vasarely*, tirés en français, en anglais et en allemand, ont fait connaître ce maître contemporain chez nous. Les reproductions des œuvres sont magnifiques. Et voici le bouquet : puisque la grande édition coûte quelques centaines de francs, Joray vient de lancer le tout en livre de poche. Pour une audace, c'est une audace, en notre petit pays. Or, Joray a l'habitude de joindre la réussite à son audace.

Né à Pécs, en Hongrie, l'année 1908, Victor Vasarely a pris ou repris la nationalité française sans oublier la Hongrie. Témoin son « Musée » de Pécs. Paris, d'instinct et par tradition et vocation, incite à l'universel. Vasarely écoute sa voix de Sirène. Dans le métro Denfert-Rochereau, observant et rêvant, ce graphiste artiste de la ligne et du trait regarde les fines craquelures des carrelages blancs du plafond : « J'avais, dit-il, l'impression de curieux paysages lorsque les craquelures étaient horizontales, de villes bizarres et de fantômes lorsqu'elles étaient verticales. »

Cette expérience en rejoint beaucoup d'autres passées, et voilà l'imagination de Vasarely en action. N'a-t-il pas songé déjà à élaborer une grammaire des signes et des formes destinée à une méthode d'enseignement de l'art ? Il emploie la « déformation de réseaux de lignes parallèles » pour la représentation du sujet, crée l'*unité plastique* composée de la trinité « fond-forme-couleur ». Il parle d'axonométrie, les cubes pleins se voient transmutés instantanément en cubes vides, les cercles en ellipses. Le cinétisme naît et, avec le concours de la couleur, suscite un monde étrange et fascinant. C'est l'Univers de Vasarely, aussi connu que ceux de Le Corbusier et de Picasso. A la Fondation d'Aix-en-Provence, les grandes intégrations triomphent. Le Musée didactique du château de Gordes, en Provence, présente un autre aspect du génie de Vasarely, ce Vasarely qui rêve à un art social, à la portée de tous. Le livre de poche de Joray mérite le succès. Il vous fait aimer les cubes, les cercles, les grilles, les unités plastiques, les losanges, les structures binaires, bref ! l'art social de demain aux couleurs éclatantes. Enfoncés les plus brillants professeurs de mathématiques !

Que les routes du monde ne nous fassent pas oublier notre coin de terre et ses luttes politiques ou sociales ! A ce point de vue, le Jura est servi et certains acharnés persistent à le servir. Mais les vrais Jurassiens veillent comme ils ont toujours veillé. Que demandent-ils ? D'être et de rester eux-mêmes, en dépit de la démocratie formelle qui permet des arrivées massives de gens d'ailleurs. Hospitaliers, oui ! Au point d'y laisser leur type, non ! Un canton du Jura rétablirait l'équilibre en notre Suisse fédéraliste !

Ainsi ont pensé et pensent de bons et vrais Jurassiens. René Fell est de ceux-là. Il publie, aux Editions du Rassemblement jurassien, à Delémont, *Un Canton du Jura, pourquoi ?* Organisateur de la célèbre réunion de 1947, à Delémont, il n'a qu'à dire ce qui fut. Tout y est. L'histoire vraie, vécue, se présente au lecteur. Il importait de rappeler ces faits, sans nulle polémique, en suivant la vérité à la trace, au moment où des témoins vivent encore et peuvent proclamer la véracité du narrateur. Dans un monde suisse où des gens d'ailleurs et des Jurassiens conditionnés s'imaginent qu'il suffit de mentir pour triompher, la voix calme, impartiale, de René Fell sonne haute et claire. Elle salue qui de droit, en se gardant de « polémiquer » contre les autres. A quoi bon ? L'histoire avance sur les pas des audacieux et non avec ceux qui renient leurs discours d'antan pour un plat de lentilles. Ah ! les méfaits du conditionnement ! René Fell se demeure fidèle, libre, non conditionné.

* * *

Tandis que notre Constituante siège et travaille pour demain, le Jura méridional subit d'étranges événements. Faudra-t-il naître à Bümpliz, désormais, pour avoir le droit de vivre en ce pays jurassien qui fut le Jura de notre jeunesse ? Un jeune de là-bas, documenté, non conditionné, indépendant, se pose la question et d'autres encore. Il observe, il constate, il analyse, il explique. Résultat ? Un petit livre que Bertil Galland publie dans sa Collection jaune soufre, sous le titre : *Le Jura irlandisé*.

Pas de polémique, ici ! Comme chez René Fell, les faits parlent assez haut. Le jeune auteur, intelligent et sérieux, décrit ce qu'il a vu, entendu, subi. Ses aînés, et j'en suis, pourraient remonter plus de cinquante années en arrière et dire les débuts d'un processus voulu, développé à la barbe de la bonhomie jurassienne, et dont les effets se font sentir brutalement, comme d'un seul coup. Il ne suffira plus d'obtenir le concours tardif de quelques noms à conso-

nance jurassienne pour renverser la vapeur et se croire en mesure de nier les faits. Alain Charpilloz vient de graver une page d'histoire à l'encre indélébile.

* * *

Histoire encore et toujours chez l'historien Bernard Prongué. Aujourd'hui, il a pris pour sujet *L'Association pour la Défense des Intérêts du Jura*, l'ADIJ, en raccourci, devenue Chambre d'économie et d'utilité publique. Cinquante années ! Bernard Prongué dit les joies, les espoirs, les réalisations, de ladite association. Beaucoup de travail fait, beaucoup de travail à faire encore, en dépit de l'éclatement actuel du pays. Rien n'est jamais perdu pour les clairvoyants et les audacieux. Que l'ADIJ aille son chemin, dans des voies jurassiennes, et il y aura des lendemains qui chantent ! C'est le vœu du chroniqueur en guise de salut et d'au revoir.

Charles Beuchat

Auteurs et livres traités

Cinzia Guéniat : *Vagues* (Editions Poésie vivante, Genève) ; Mousse Boulanger : *Ce qui reste de Jour* (Editions Chambelland, Bagnols-sur-Cèze) ; Paul Thierrin : *Mégots* (Editions José Millas-Martin, Collection Grand Fond, Paris) ; Jean-Paul Pellaton : *Ces Miroirs jumeaux* (Editions l'Age d'Homme, Lausanne) ; Jean-Pierre Monnier : *L'Allégement* (Editions Bertil Galland, Vevey) ; Nancy-Nelly Jacquier : *Le Vent de la Révolte* (Editions Tivoli, Saint-Imier) ; René Fell : *Mes Ages, les Années du Journalisme* (Editions Collection de la Grande Fontaine, chez Gassmann, Biel/Bienne) ; Maurice Bidaux : *La Fin des Culs-Terreux, Odyssée paysanne* (Chez l'auteur, Villars-le-Sec et Bure) ; Fernand Gigon : *Jeudi noir* (Editions Robert Laffont, Paris) ; Raymond Tschumi : *La Théorie de la Culture* (Editions l'Age d'Homme, Lausanne) ; Pierre-Olivier Walzer : *Littérature française, Le XX^e Siècle 1/1896-1920* (Editions Arthaud, Paris) ; Marcel Joray : *Grande Monographie Vasarely*, format livre de poche (Editions du Griffon, Neuchâtel) ; René Fell : *Un Canton du Jura, pourquoi ?* (Editions du Rassemblement jurassien, Delémont) ; Alain Charpilloz : *Le Jura irlandisé* (Editions Bertil Galland, Collection jaune soufre, Vevey) ; Bernard Prongué : *L'Association pour la Défense des Intérêts du Jura* (Editions ADIJ, Moutier).

Charles Beuchat

